



*Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.*

*Robe de soie garnie de crêpe et pattes en satin. Echarpe de gaze, Cachemire.
Berret de crêpe lisse orné de marabouts.*



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36
50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

UN CAPRICE.

Usez des biens que le printemps vous donne,
Un dieu vengeur vous attend à l'automne.

CE conseil anacréontique venait de frapper les regards de



M^{me} de Saint-Albin, au moment où, renonçant à la soirée du duc de *** , elle feuilletait au coin de son feu un poème connu de toutes les femmes. . . . La petite brochure resta entrouverte dans les mains de sa jolie lectrice, lorsqu'arrivée au passage où se dépeignent les dangers de l'avenir, M^{me} de Saint-Albin ne put s'empêcher de réfléchir à tous les biens que le présent lui offrait encore : « Ainsi donc, se dit-elle, » chacun des plaisirs que je remets perd de ses charmes, et » les projets que je diffère, plus tard n'offriront plus un » semblable intérêt ! Demain je serai moins jolie, moins aimée » sans doute... Ah ! pourquoi donc dédaigner les délices dont » je puis jouir encore aujourd'hui ? attendrai-je que mes » émotions soient émoussées, que mes charmes soient flétris, » et que l'indifférence du monde m'apprenne enfin que l'ins- » tant de plaire est passé ? . . . » Ce ne sont point là les réflexions les plus dangereuses que peut inspirer *l'Art d'aimer* ; mais elles suffirent cependant pour changer toutes les dispositions de M^{me} de Saint-Albin. . . . Se levant précipitamment, comme si une pensée oubliée eût frappé son souvenir, elle sonne ses femmes de chambre, et bientôt un joli berret en gaze blanche, une robe de gros de Naples lilas, remplacent le plus séduisant négligé. Parée de toutes les grâces attachées aux toilettes de soirée, la capricieuse coquette se contemple dans la double glace qui reflétait sa tournure, et ne paraît nullement occupée des moyens de se faire accompagner à une fête où elle se décide si inopinément à paraître. . . . Justine seule semble s'inquiéter de l'isolement de sa jeune maîtresse, et une question indiscrete va peut-être s'échapper de ses lèvres, lorsqu'un léger coup de sonnette vient changer spontanément toute la scène. Le gentil Ernest s'avance d'un air moitié satisfait, moitié surpris : « Mon aimable cousine, dit-il avec » l'accent d'un tendre reproche, je ne croyais pas vous trouver » si brillante, si parée... Ce matin vous vouliez, disiez-vous, » consacrer cette soirée à vos réflexions, à la solitude ; je ve- » nais. . . . — Eh bien ! vous serez venu pour me conduire » au concert, reprend en riant M^{me} de Saint-Albin, et vous » verrez cent femmes au lieu d'une seule. » Une seule ! ré- » pète Ernest ; mais le docile jeune homme dérobe son soupir : sa pensée est satisfaite encore d'avoir un sacrifice à faire ; il accompagne M^{me} de Saint-Albin dans les nombreux salons où ses

regards errent à la vérité sur cent femmes charmantes, mais ne se fixent jamais que sur une seule ! . . .

La mi-carême se ressentait en tous points des derniers jours du carnaval : un tems magnifique protégeait les promeneurs qui encombraient les boulevards, et une quantité de masques, en voiture et à pied, nous reportaient aux bruyans plaisirs des jours gras. Le soir, il n'y avait pas une rue bien habitée de Paris où il n'y eût deux à trois bals, et tout fait croire que les bals se prolongeront encore pendant quinze jours ; du moins nous pouvons assurer que nous avons vu une invitation de soirée dansante pour le mercredi, 30 mars.

Après les chapeaux blancs en moiré, ceux qui dominent le plus sont en gros de Naples lilas : des fleurs détachées ou en bouquets de différentes fleurs sont aujourd'hui l'ornement obligé des chapeaux ou bonnets ; cependant, si l'on ne pose qu'une seule fleur, c'est au lilas blanc qu'on donne la préférence.

On voit quelques capotes en crêpe blanc, à demi-voile ; cette coiffure est à la fois simple, élégante et de bon goût. De petites marguerites des champs, entourées de mousse, se placent quelquefois sur de petits bonnets.

Les jeunes personnes portent des chapeaux en pluche blanche avec un gros nœud, ouvert, en satin blanc, sur le milieu de la tête ; elles y placent quelquefois, au lieu de nœuds, trois grosses roses mousseuses.

Jusqu'à présent, la forme des corsages de robes n'offre aucun changement ; on nous a cependant parlé d'une robe à la *Cornélie*, qui ne diffère de la forme qu'avaient les blouses dans leur simplicité primitive, que par la disposition que donne aux plis une ceinture formant une sorte de grand losange sur le devant : la pointe du milieu de la ceinture, qui monte très-haut et se divise en deux, va rejoindre les épaulettes de manière à fixer les fronces de cette nouvelle façon de robe.

Enfin, l'uniformité des manches en gigot va recevoir des embellissemens; nous avons dessiné une nouvelle forme de manches d'un goût parfait, que nous donnerons très-incessamment.

On n'a pas encore abandonné les étoffes d'hiver; on voit cependant moins de robes de velours plein, mais beaucoup de robes en cachemire ou mérinos, garnies de cinq ou six petits volans relevés entre chaque tuyau, de manière à former la pointe, ou bien simplement des rouleaux de satin.

ÉTOFFES DESTINÉES AU SACRE DE SA MAJESTÉ.

La cérémonie du sacre de S. M. a donné à nos manufactures une activité dont les heureux effets se sont particulièrement sentis dans la classe ouvrière. Des étoffes magnifiques se fabriquent dans ce moment; nous en avons vu quelques-unes chez M^{me} V^e Bouvard, et nous pouvons affirmer que l'industrie lyonnaise s'est vraiment signalée dans cette occasion. Tous les arts ont concouru pour que les étoffes fournies par nos fabriques pussent surpasser, par le bon goût du dessin, l'éclat du tissu, le perfectionnement de la main-d'œuvre, tout ce qu'on avait vu jusqu'ici de plus riche et de plus magnifique en ce genre.

La plus belle de ces étoffes est celle pour le dais destiné à recevoir le roi à l'entrée de la ville de Reims. Les pentes de ce dais sont exécutées sur le métier, en fond frisé or, relevé en bosse tout or, *broché filé, frisé et cannetilles*. Le dessin représente des branches de chêne entrelacées avec des épis de bled et des branches de vigne. Le chiffre de S. M., surmonté d'une couronne en diamant, ornera le milieu des quatre pentes de ce dais. La pureté du dessin de cette belle composition et la magnificence du tissu frapperont d'abord tous les regards; mais ce n'est pas la seule chose qu'on y doive admirer: le fabricant instruit pourra remarquer avec quel art et quelle adresse on a su vaincre la difficulté que présentait le broché de la cannetille, et la parfaite régularité des pentes pour arriver aux mesures déterminées pour la charpente de ce dais, dont les riches sculptures s'exécutent en même tems. La

maison V^e Bouvard est la première qui ait obtenu ce résultat, fruit de longues méditations et d'une grande habileté dans le mécanisme des métiers.

On remarque aussi une tenture violette en $\frac{3}{8}$ de largeur en satiné, brochée, ornée de fleurs de lys en or, pour le trône du roi, dit trône de Jubé.

(Extrait du Journal de Lyon.)

NOTICE SUR LADY STANHOPE.

Nous empruntons au *Journal des Voyages* (1) quelques nouveaux détails concernant lady Esther Stanhope; nous croyons que tout ce qui a rapport à cette femme extraordinaire a croît à l'intérêt de nos lectrices.

Lady Stanhope, qui appartient à la portion la plus distinguée de la société, prendra encore rang parmi les voyageurs les plus courageux; et l'humanité, aussi bien que les sciences, auront à se féliciter du séjour qu'elle a fait parmi les tribus arabes qui habitent à l'est de la Syrie et de la Palestine.

Des motifs de santé ayant décidé lady Stanhope à changer de climat, peu après la perte qu'elle fit de M. Pott, son parent et son ami, elle quitta l'Angleterre, et parcourut successivement la France, l'Italie, la Grèce et la Turquie; après s'être arrêtée quelque tems à Constantinople, elle passa en Égypte, visita le Caire, et fut la première Anglaise qui pénétra dans la grande pyramide de Gizeh, non loin des ruines de Memphis. En quittant l'Égypte, elle fit naufrage sur l'île de Chypre; néanmoins, elle se remit en route, et alla visiter Palmyre, en compagnie de plusieurs de ses compatriotes, parmi lesquels se trouvait M. Bruce, qui a figuré dans l'évasion de Lavalette.

Elle visita ensuite Jérusalem, Damas, Balbuk et tous les lieux intéressans de la Palestine et de la Syrie; elle se plut tellement dans cette contrée et au milieu de ses habitans, qu'elle se détermina, suivant l'expression arabe, à y dresser sa tente. Voilà déjà plusieurs années qu'elle s'y est fixée, et

(1) Ce Journal paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahier; le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 30 fr. par an, 16 fr. pour six mois.

qu'elle y habite alternativement sur le revers du Mont-Liban, en été, et sur le côté, près de Sydon, pendant la saison d'hiver.

M. Buckingham, auteur d'un *Voyage dans la Syrie et la Palestine*, qui doit paraître incessamment, ne prétend pas donner une description détaillée de son habitation d'été, attendu qu'il ne l'a pas visitée; mais il a su qu'elle est située sur une des parties les plus élevées du Mont-Liban, à moitié chemin environ de son sommet et des bois qui forment sa ceinture, près de rochers couverts de neige, et de manière à jouir de tous les avantages d'un air frais, et d'un ombrage agréable.

Sa demeure d'hiver est près de la mer; c'était autrefois un couvent grec. Elle consiste en une quantité de chambres séparées et disposées autour d'un bâtiment carré, qui enferme une cour qu'on a convertie en un jardin à fleurs, et sur laquelle s'ouvrent toutes les chambres. Celles-ci ne sont ni spacieuses, ni d'ailleurs remarquables par leur structure, mais elles sont très-élégamment meublées à la manière anglaise.

La suite de lady Esther Stanhope, à l'époque de la visite que lui fit M. Buckingham, se composait d'un médecin anglais, qui occupe une maison séparée à un peu moins d'un mille du logement principal, d'un domestique de confiance et d'une femme de charge également anglais, d'un Levantin, son secrétaire, et enfin de quelques gens du pays, hommes et femmes, pour le service et les ouvrages ordinaires.

(La suite au prochain Numéro.)

NÉCROLOGIE.

La première des muses françaises, M^{me} Dufrénoy n'est plus. Une maladie cruelle a suffi pour l'arracher, en deux jours, à la tendresse de sa famille et de ses amis. Nous nous flattions de pouvoir mêler nos regrets aux regrets amers qu'a fait partout éclater la perte de cette femme célèbre; mais une circonstance imprévue nous force à renvoyer à notre prochain numéro l'article que nous désirons consacrer à sa mémoire.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Je me proposais de commencer aujourd'hui mes observations critiques sur l'opéra de *la Belle au bois dormant*; mais il me faudrait consacrer à ce seul ouvrage l'espace entier destiné, dans ce journal, à la revue de toutes les nouveautés jouées sur nos nombreux théâtres tous les cinq jours, c'est-à-dire dans l'intervalle de tems qui s'écoule entre la publication de chacun de nos Numéros. Comme un grand opéra, de même qu'une tragédie et une comédie, appartient à la littérature proprement dite, je renverrai à l'article LITTÉRATURE l'examen de l'œuvre de M. Plagnard. J'en ferai de même pour le *Cid d'Andalousie*, tragédie de M. Lebrun, jouée dernièrement au Théâtre-Français, et qui réunit nos deux premiers talens dramatiques : Talma et M^{lle} Mars.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Le Pensionnat*. Les desservans des temples de Momus répétaient parfois encore les airs charmans des *Visitandines*; mais la partition de cet ouvrage était perdue pour les amateurs de la véritable musique, de celle enfin qui, dédaignant les broderies inutiles, pour ne pas dire plus, se montre tour-à-tour gaie ou sentimentale, grave ou légère, selon la situation qu'elle s'attache toujours à peindre. Un auteur dont je ne trahirai pas l'incognito qu'il a voulu garder, pensant que le goût du bon n'était peut-être pas tout-à-fait perdu en France, a essayé de rendre à la scène de l'opéra-comique l'œuvre de Devienne, que les personnages de l'action en éloignaient, et dont l'engouement des Français pour la musique italienne aurait pu rendre le succès douteux. Cet auteur a remplacé fort adroitement le couvent de la Visitation par un pensionnat de jeunes demoiselles, l'abbesse du couvent par la maîtresse de la pension. Belfort fils s'introduit toujours dans la maison sous les habits de femme; Frontin n'est plus un père Hilarion, mais un professeur de chant italien, et la tourière est devenue une vieille gouvernante; quant à Grégoire, au conducteur de diligence et au docteur, ces personnages sont les mêmes; enfin, l'ouvrage ancien n'a perdu que ce qu'il ne pouvait pas conserver. La représentation du *Pensionnat* a été des plus satisfaisantes quant à l'exécution. Ponchard chante le charmant rondeau : *Enfant chéri des dames*, d'une manière délicieuse. M^{me} Casimir s'est distinguée au second acte, en chantant son grand air; Cassel-Frontin, en chantant *la Gasconne*, et M^{me} Belmont, en vieille gouvernante, ont su se faire applaudir.

dans les couplets : *Ah ! de quel souvenir affreux*. Enfin, je dirai avec elle : *Daignez m'épargner le reste*, s'il fallait en effet parler du soin avec lequel cet ouvrage est monté, de la rondeur et du naturel de Visentini dans Grégoire, etc. ; je n'en finirais pas de si tôt. Momus, jouant du galoubet et agitant ses grelots, m'appelle aux théâtres de MADAME et des Variétés : je quitte donc le *Pensionnat pour le plus beau Jour de la vie* et le *Bourguemestre de Saardam*.

THÉÂTRE DE S. A. R. MADAME. — Ce théâtre est bien malheureux ! Tous les soirs il a plus de spectateurs que la salle ne peut en contenir ; aussi, l'on peut bien dire de lui que *les billets de faveur sont entièrement suspendus*. Cette vogue est due, tant à la composition du spectacle, qu'au dernier ouvrage de MM. Scribe et Warner, *le plus beau Jour de la vie*. Ce plus beau jour n'est pas toujours le même pour tout le monde ; mais on est convenu d'appeler ainsi le jour d'un mariage, et c'est lui qui fait le sujet de l'ouvrage dont nous parlons. Ce vaudeville est la copie la plus fidèle des tribulations d'un futur époux, de l'intérieur d'une maison un jour de noces, tracé avec beaucoup d'esprit, et où rien n'est oublié, pas même le petit cousin. Ferville, Clozel, Perrin, et M^{mes} Déjazet, Dormeuil, Julienne et Adeline, rivalisent de talents dans les rôles qui leur sont confiés.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Le Baril d'Olives* est toujours du goût du public : présentées par M^{lle} Jenny-Vertpré, ces olives ne peuvent que le mettre en appétit. *Les Deux Tailleurs*, dont Brunet et Lepeintre ont fait le succès, sont toujours en mesure de varier le répertoire, et le *Bourguemestre de Saardam*, venu depuis quelques jours de la Porte-Saint-Martin, ayant échangé un acte, sa danse et sa pompe contre quelques couplets, excite le rire à son tour : ce personnage de bourguemestre est joué en effet par Potier, avec un sang-froid et une verve des plus comiques. Vernet et Lepeintre le secondent on ne peut mieux dans leurs petits rôles ; j'en dirai autant des autres acteurs.

Une indisposition, trop longue pour les plaisirs du public, avait éloigné M^{lle} Pauline de la scène : elle va bientôt y reparaître dans *Monsieur Transi*, dont la maladie de cette jolie actrice a retardé la première représentation. En la revoyant, les spectateurs ne seront pas de glace pour elle ; espérons qu'ils ne le seront pas davantage pour *Monsieur Transi*.

C. DE M.

A ce Numéro est jointe la Planche 288.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.